



CHAPITRE PREMIER

Le 7 décembre 1882 à Léopoldville. — Janssen sur le Stanley-Pool. — De l'île Bamu au village d'Enyari. — Msuata-Station et *Souzou M'Pembé*. — *Where is your canoe?* — Le lac « Léopold II ». — Stanley et Hanssens à Vivi.

Lorsque nous revenons au 7 décembre 1882, date à laquelle Stanley lançait sur les eaux du Pool le steamer *En Avant*, dont le nom, en quelque sorte prophétique, indiquait l'impulsion qu'allait recevoir l'exploration de l'Afrique centrale.

La route de Banana à Léopoldville n'était déjà plus à l'état de projet ou d'ébauche : les premiers explorateurs belges, Braconnier, Harou, Janssen et Orban, y plantaient sur divers points des jalons pour les futures stations hospitalières.

L'agent supérieur du Comité d'études préparait de son côté à cette époque une sérieuse expédition vers le haut Congo et appelait à son aide le sous lieutenant Janssen qui donnait à Issanghila des preuves éclatantes de ses aptitudes et de son dévouement à l'œuvre pacifique de la conquête africaine.

Le 8 mars, Janssen recevait l'ordre de rejoindre Stanley à Léopoldville.

« Voilà donc comme cela va, écrit à cette date le jeune officier ; je commençais à être plus ou moins installé à Issanghila : mon jardin était un petit parc, ma maison me semblait un palais... Je dois quitter le tout... Enfin, je me console, car je serai là-bas sous l'œil du grand chef. »

Le lendemain, Janssen remettait à M. Swinburne le commandement de la station. Le voyageur bouclait ses valises, entassait par précaution des boîtes de sardines et des biscuits dans ses coffres, et partait pour Léopoldville, au grand regret de ceux qu'il laissait à Issanghila.

Le 19 avril, à six heures du matin, Stanley et Janssen, embarqués sur l'*En Avant* pavoisé aux multiples couleurs des nations du monde civilisé, saluaient de la voix et du geste le capitaine Braconnier et les travailleurs noirs de la station de Léopoldville rangés en ligne de bataille sur les quais naturels du futur Gibraltar de l'Afrique centrale.

Bientôt la cloche du steamer jette dans la brume vaporeuse ses appels réitérés, appels qu'entrecoupe le sifflet aigu de la machine ; les nombreux amis accourus pour assister au départ de Boula Matari poussent un vigoureux hurra, les têtes se découvrent, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent, les bras se tendent, un dernier salut est échangé de part et d'autre et l'*En Avant* vogue vers le nord-est en remorquant la flottille exploratrice.

A quelques encâblures du steamer dont l'équipage est de vingt hommes, nage une allège montée par dix rameurs et rattachée par un câble de rotang à l'arrière du vapeur ; plus loin, également remorqués, deux grands canots indigènes, montés par trente hommes et portant un approvisionnement de vivres pour dix jours, glissent bord à bord sur les eaux du Stanley-Pool.

Vers sept heures l'*En Avant*, suivant toujours à une faible distance la rive gauche du fleuve, s'apprête à doubler la pointe qui sera connue plus tard sous le nom de Kallina.

Le léger brouillard étalé sur la rive s'efface peu à peu devant le soleil qui se lève et qui, à mesure qu'il monte sur l'horizon, dore de ses rayons les parties encore sombres et indécises du paysage.

Çà et là, sur les talus gazonnés descendant en pente douce jusqu'au fleuve, des bouquets d'arbres au feuillage diapré laissaient entrevoir dans

leur ramure des milliers de perroquets gris qui font leur toilette du matin. Dans le fouillis des joncs, des rotangs, des roseaux massés sur la rive, les ibis labourent le sol marécageux de leur bec crochu, les buffles, encore mal éveillés jettent autour d'eux un regard lourd de sommeil; au-dessus de ces animaux voltige une foule de merles qui saluent l'aube de leurs notes joyeuses.

Plus loin, des femmes indigènes se livrent à des travaux de culture et de charmants oiseaux (*gareolæ*) les suivent et volent autour d'elles. Au clapotis des eaux troublées par les pirogues, ces femmes s'inquiètent et courent en tremblant se blottir au plus épais des grandes herbes, d'où s'échappent par bonds rapides des antilopes effrayées.

A chaque touffe d'euphorbe sont suspendus des nids qui se balancent au souffle d'une douce brise comme autant de petites lanternes vénitiennes. La scène offre partout le caractère tropical; une lumière argentée relève et repousse vigoureusement les teintes glauques ou bronzées, sombres ou vives, de cette nature ravissante.

Après avoir doublé la pointe de Kallina, les passagers de l'*En Avant* distinguent les huttes de Kinchassa, au-dessus desquelles les couleurs du drapeau français se découpent crument parmi les gerbes des palmiers.

Le sergent Malamin avait, on ne l'a pas oublié, occupé ce village sur l'invitation du chef indigène Nchuvila.

En apercevant le steamer, le sergent Malamin se hâta d'exécuter les saluts de pavillon réglementaires.

Pour la première fois, au centre de l'Afrique, le drapeau français saluait l'étendard du Comité d'études.

Stanley répondait à cette politesse en amenant par trois fois, du haut en bas de sa hampe, le pavillon bleu constellé d'or déployé à l'arrière de l'*En Avant*, et le drapeau tout de fantaisie qui flottait comme une immense voile bigarrée au sommet du grand mât.

Ce pavillon fantaisiste, confectionné à grands renforts de mouchoirs de couleurs, comprenait tous les drapeaux des nations diverses; son auteur, Stanley, disait non sans raison qu'il était le véritable symbole d'une association internationale.

Outre sa valeur « symbolique » pour l'imagination de Stanley, cet amalgame d'étoffes aux mille couleurs causait aux nègres une admiration sans pareille. Il devait bien des fois éveiller plus tard la cupidité, les désirs des makokos éblouis à sa vue.

Dans l'après-midi, l'*En Avant*, sur le pont duquel on grillait littéralement, longeait la rive devant le district de Kinchassa; puis s'éloignant du

bord où l'eau ne présentait pas une profondeur suffisante, le steamer se frayait péniblement une route à travers quelques petits îlots jusqu'à l'île Bamu.

Bamu est la plus considérable des îles du Stanley-Pool.

Cette île occupe au centre de l'expansion lacustre un espace présentant environ cent kilomètres d'un littoral très bas, susceptible d'être aux trois quarts inondé à l'époque des crues du fleuve.

La partie nord est la plus basse, elle est presque déserte; la partie sud est couverte d'une forêt où pénètrent seuls les buffles, les éléphants, les hippopotames et des myriades d'oiseaux.

Sur ces bords, néanmoins, d'intrépides pêcheurs indigènes ont dressé çà et là quelques abris de chaume pour se garantir des brûlants rayons du soleil.

L'île Bamu sépare le courant en deux bras très larges, parsemés de bancs de sable et d'îlots rocheux.

Le bras méridional est seul navigable en toute saison.

Ce fut donc dans ce canal, séparant la côte sud de l'île de la rive gauche du fleuve, que la flottille expéditionnaire essaya de poursuivre sa route.

Un obstacle formidable s'opposa à la rapidité de la marche. Des hippopotames, massés par troupeaux, formaient comme autant de dangereux récifs ambulants, menaçant sans cesse de culbuter l'une ou l'autre des embarcations.

Ces terribles monstres s'avançaient doucement à l'encontre des bateaux, on distinguait leurs croupes rugueuses nageant entre deux eaux; parfois l'un d'eux, stoppant près d'une pirogue, montrait son énorme gueule armée de dents brillantes, véritable gouffre dans lequel l'homme le plus robuste eût été englouti aussi rapidement qu'un moineau disparaît dans la gueule d'un chien.

Les feux de peloton parvinrent à disperser ces troupeaux d'écueils vivants. Les animaux blessés par les balles plongeaient au fond des eaux; leurs cadavres, le lendemain, servirent de pâture aux noirs gourmets de Kinchassa.

L'un d'eux, tué par Janssen, fut remorqué par le steamer jusqu'à l'endroit choisi sur la rive gauche pour établir, dans la nuit du 19 au 20 avril, un bivouac de repos.

Là, il fit tous les frais du repas abondant que s'offrirent les équipages de la flottille avant de se livrer, sur des lits d'herbe sèche, aux douceurs du sommeil.

Le bivouac était installé sur les bords d'une anse profonde, à quelques

centaines de mètres au sud du confluent de la Nselé, rivière qui déverse dans le Stanley-Pool, par une double embouchure, des eaux noircies par les racines des manguiers.

Une jungle épaisse recouvre partout le sol et s'étend sur une plaine immense limitée au sud par une chaîne de montagnes qui s'élèvent graduellement de l'est au sud-ouest jusqu'au mont Mabengu, dont l'altitude est d'environ sept cents mètres.

Dès l'aube du 20 avril, un violent orage éveilla les dormeurs; la pluie tomba jusqu'à huit heures du matin, empêchant les explorateurs de reprendre leur marche.

« Maudite pluie, disait Stanley à Janssen; elle nous occasionne un retard préjudiciable. Vous n'ignorez pas, lieutenant, que mon émule, M. de Brazza.



ILE FLOTTANTE SUR LE STANLEY-POOL.

étend vers le haut Congo le réseau de ses découvertes. Nous devons lutter de vitesse avec ce rival intrépide.

— Le ciel exauce vos vœux; voilà précisément une forte bourrasque soufflant du sud-ouest qui poussera nos embarcations et nous permettra de regagner le temps perdu. »

Une forte brise s'élevait en effet et refoulait les gros nuages noirs vers les plateaux herbeux, pelouses resplendissantes qui couronnent les Dover cliffs.

« Cette brise vient à propos; vous prendrez, lieutenant, le commandement de l'allège que nous pouvons livrer à ses voiles et à ses rameurs. J'embarque sur l'*En Avant*; essayez de dépasser le vapeur, si vous êtes un pilote habile. »

Vingt minutes plus tard, l'*En Avant* remorquait seulement les deux

pirogues de l'expédition et fendait les eaux du Pool, en amont du confluent de la Nselé.

L'allège, battant toutes voiles et pagayée par ses dix rameurs, courait parallèlement au steamer, en passant au plus près de la rive.

Le courant, moins fort qu'en aval, opposait à l'allège une résistance qui paralysait les efforts de ses vaillants rameurs et l'envergure de ses voiles. *L'En Avant* se jouait de l'obstacle et remontait le fleuve en tirant de droite et de gauche des bordées pour éviter les quelques bancs de sable où d'énormes alligators, arrachés au sommeil par le vapeur, ouvraient leurs gueules menaçantes.

Au bout d'une heure, le steamer avait gagné sur l'allège une distance de plusieurs milles. Janssen apercevait à peine *l'En Avant* côtoyant les criques sinueuses de la rive.

La brise n'avait pas molli, et un pilote expérimenté n'eût pas perdu l'espoir d'atteindre le steamer, ou tout au moins de perdre honorablement la victoire dans cette régates inégale.

Mais le jeune officier maniait le gouvernail en apprenti marin. Une fausse manœuvre jeta l'allège presque à la rive gauche du Congo, où des arbres gigantesques projetaient sur le fleuve d'énormes et vivaces rameaux.

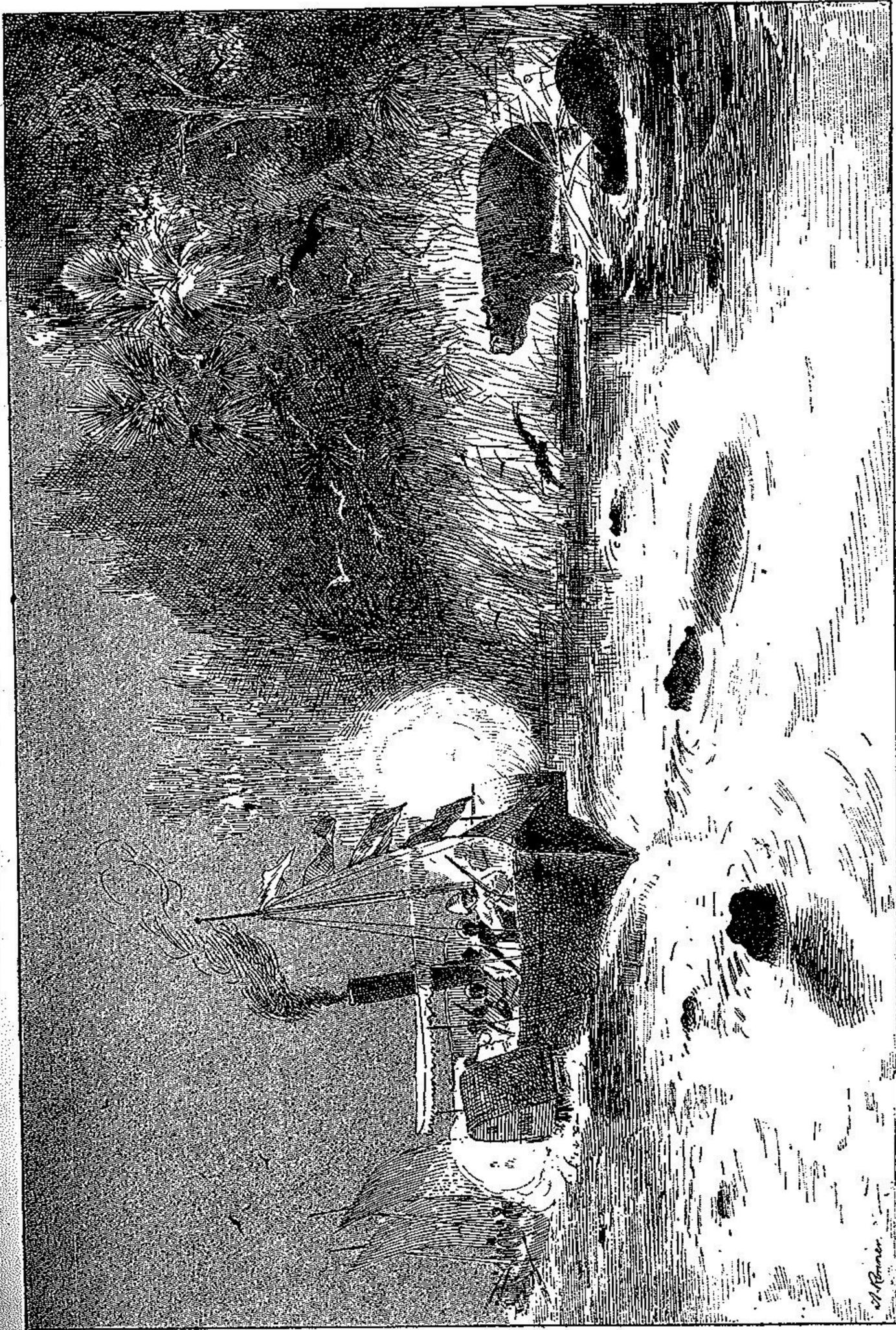
Le mât de l'allège embarrassé dans les branches se cassa par suite des efforts qui furent tentés pour le dégager. On employa une demi-heure à le rajuster avec des lianes.

Puis Janssen se ravisant donna l'ordre du départ, en ayant soin de gagner le milieu du fleuve. La barre du gouvernail portée à gauche imprima la direction voulue à l'embarcation. L'allège vola sur les eaux : la brise gonflait ses voiles, les rameurs excités redoublaient d'entrain ; le bruit régulier des rames marquait harmonieusement la cadence d'une chanson des noirs matelots.

A midi, l'allège accostait *l'En Avant* stoppé dans un chenal, en face du village de Kimpoko.

La chaleur était intolérable ; les équipages noirs se plaignaient même des ardeurs inusitées du soleil. On décida de débarquer, pour manger d'abord, et pour prendre ensuite, à l'ombre des arbres tutélaires qui abritaient les huttes de Kimpoko, un regain de forces et de fraîcheur.

Le village de Kimpoko s'étend sur la rive gauche, entre deux petits cours d'eau tributaires du Congo. Sa situation est délicieuse, il occupe comme le premier gradin d'un escalier formé par des collines très boisées dont le dernier échelon se confond avec le sommet de la chaîne de montagnes



L'« EN AVANT » SUR LE STANLEY-POOL.

qui court en forme de croissant, parallèlement à la rive méridionale du Stanley-Pool.

Devant les huttes le fleuve, resserré entre la rive et les bords d'une île couverte de végétation, constitue un canal où les eaux sont troublées seulement par de rares hippopotames et par des alligators en quête de gibier.

Kimpoko dépend du district de Nfumu-Nguma, habité par la tribu des Banfunu, nègres qui excellent dans le métier de bûcherons et de charbonniers.

Des sentiers indigènes serpentent en tous sens à travers ce district forestier; ils sont fréquentés surtout par les Wabuma, porteurs d'ivoire, dont les nombreux villages sont perchés comme autant de nids d'aigles sur les pentes abruptes, mais boisées, de montagnes encaissant le lit du Congo à l'entrée en amont du Pool.

L'accueil sympathique fait aux voyageurs par les habitants du village de Kimpoko impressionna favorablement Stanley, qui conçut le projet d'installer plus tard une station dans ces parages.

Après une halte de deux heures, la flottille quitta Kimpoko et passa à quatre heures et demie en vue de la pointe d'Inga, promontoire crayeux auprès duquel s'élèvent deux ou trois colonnes de même formation et qui ferme au nord l'étang de Stanley.

En amont de ce promontoire, la largeur du Congo n'est plus que de mille mètres; la profondeur est très considérable; le courant a une vitesse de trois nœuds à l'heure. Une bourrasque habituelle du sud-ouest rend très dangereuse pour les embarcations à bordage peu élevé la navigation du fleuve.

L'*En Avant*, remorquant toujours les deux pirogues indigènes s'engagea résolument dans le lit encaissé du Congo. Stanley avait préalablement recommandé à Janssen, pilote désormais excellent de l'allège, de ménager les bras de ses rameurs et de ne courir près du vapeur qu'en cas d'appel. Le héros de la découverte du fleuve africain se souvenait de son dernier combat, le trente-deuxième, soutenu et gagné par lui contre les indigènes riverains de cette portion du Congo.

Ainsi prévenu, Janssen toujours, aux écoutes, avait peu de loisirs pour détailler les merveilles que la flore et la faune africaine étalent sur les rives.

On nageait silencieusement à une faible distance de la rive droite; doublant de petites anses découpées au pied de falaises d'un grès de couleur grise et très dur, reposant sur des couches d'un grès tendre et rougeâtre.

Parfois ces falaises s'abaissaient et laissaient deviner des vallées boisées,

où les dômes vert-noir du gaïac estompaient les bouquets ravissants des acacias mimosas aux fleurs d'or, poussés entre les troncs gris d'argent, ressemblant à des colonnes marmoréennes, des majestueux cotonniers au feuillage vert tendre.

Au bord de l'eau, sous les voûtes impénétrables de ces géants de la flore, pullulaient des joncs, des rotangs, des lianes grimpantes et des milliers de plantes aquatiques formant comme un filet à mailles inextricables emprisonnant des fleurs de toutes couleurs et des baies de toutes sortes.

De petites antilopes abondaient sur la rive droite; plusieurs de ces gracieux animaux, interrompus dans leurs ébats par le clapotis des rames, tombaient en arrêt et suivaient d'un regard étonné, hésitant, les mouvements saccadés de l'allège enlevée sur les eaux légèrement moutonneuses.

Dans la crainte de pousser quelque indigène frénétique à jeter son cri de guerre, ce qui aurait répandu l'alarme parmi les équipages de la flottille, Janssen s'abstint à regret d'enrichir ses provisions de bouche de quelques pièces de ce gibier délicieux.

D'ailleurs la famine n'était pas imminente, et les cartouches des winchesters constituaient des richesses trop précieuses pour qu'elles fussent aussi légèrement prodiguées.

Les rives du Congo semblaient inhabitées au sortir du Stanley-Pool. On ne rencontrait pas, sur un parcours de plusieurs milles, une seule agglomération de huttes indigènes pouvant prétendre au nom de village; deçà, delà, quelques abris bâtis par des pêcheurs révélaient néanmoins la présence d'êtres humains.

Le fleuve court du nord au sud, en venant de l'Équateur; entre le troisième et le quatrième degré de latitude méridionale il baigne, à droite, le territoire appartenant encore à la nombreuse tribu des Bateké, riverains nord du Pool; à gauche, les terres du district des Banfunu.

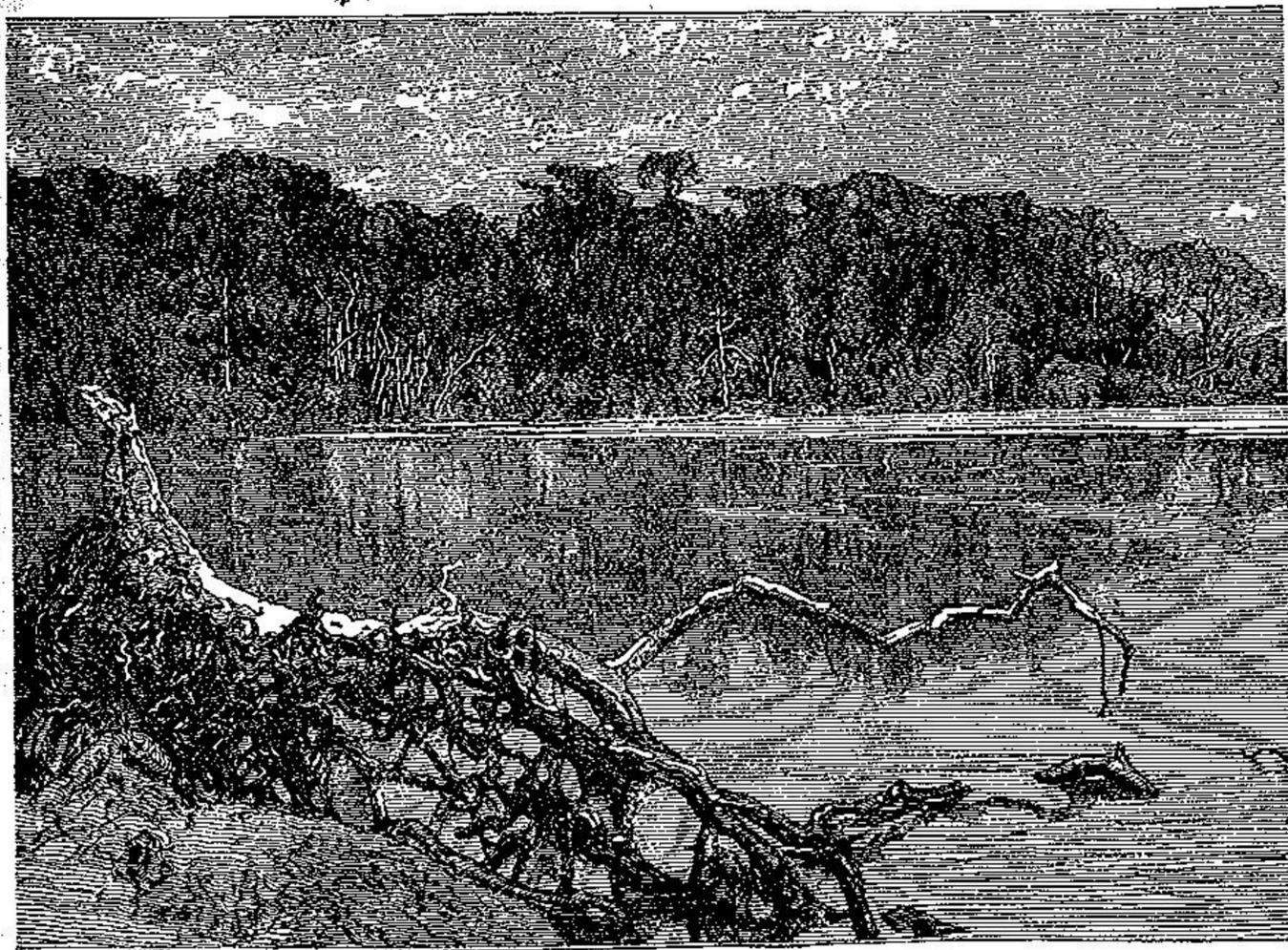
A la nuit tombante, les embarcations de la flottille s'arrêtaient à quelques mètres en aval du confluent de la rivière Wampoko, entrant dans le Congo par la rive gauche. Les eaux de cet affluent ont la couleur d'une décoction de thé; elles sont beaucoup plus fraîches que celles du Congo. La plaine qu'elles arrosent semble la terre privilégiée des palmiers *hyphæne*, des élaïs et des bananiers. Ces plantes tropicales s'y groupent en bosquets splendides fixant le regard des voyageurs par l'harmonieux pêle-mêle du feuillage, et éveillant l'appétit par le velouté alléchant de leurs régimes de fruits.

Mais tout explorateur doit au centre africain éprouver bien des fois le supplice de Tantale; il sait voir sans avoir, car son désir de posséder les

fruits qui s'offrent à sa vue et parfois à sa faim s'efface nécessairement devant l'appréhension de déchaîner la fureur des hordes sauvages propriétaires du sol.

Dérober le fruit mûri sur une plante qui s'est développée, même à l'état sauvage, dans le domaine d'un chef nègre, c'est bénévolement s'exposer à des revendications excessives de la part du noir, sinon à encourir les plus mauvais traitements, voire même la mort, de la part de fétichistes après à l'assassinat.

Un petit village nègre situé à deux kilomètres au nord du confluent du



PAYSAGE DU HAUT CONGO.

Wampoko offrait abondamment contre monnaie locale, et à bon marché, des poules, des œufs, des fruits, des légumes et du poisson frais. Sa population, facile à amadouer avec des cadeaux, fit aux marchandises des explorateurs un accueil sympathique; il n'eût tenu qu'à Stanley d'abandonner aux natifs en échange de toutes leurs denrées le chargement en étoffes et en bibelots de ses embarcations, y compris les drapeaux et la voilure.

Sur la rive droite, en face de ce petit marché indigène, s'étagent fantastiquement d'énormes blocs de rochers grisâtres; en amont, sur la rive gauche, le lit du fleuve dessine une crique barrée par de hautes falaises de

grès projetant dans le courant plus rapide qu'en aval une série de récifs.

Plus loin la scène change, les rochers et les falaises des rives disparaissent pour faire place à des massifs de palmiers *hyphoene*; le cours se sépare en deux bras pour former les deux îles boisées de Dualla et Pururu; cette dernière est très longue, on emploie une demi-heure pour la doubler.

Dès lors, des villages indigènes s'entrevoient sur les flancs des collines peu pittoresques qui limitent à l'ouest la vallée du Congo. Ils portent les noms de Makann's, Ejani, Hali, et appartiennent encore à la tribu des Banfunu.

La rive droite est depuis le Stanley-Pool dépourvue de villages; en amont de l'île Pururu, elle offre une succession de sites plus pittoresques que ceux de la rive opposée.

La chaîne de collines qui court parallèlement au rivage, détache une série de terrasses descendant par gradation jusqu'au bord de l'eau, et dont la plupart couvertes de végétation semblent avoir été disposées artificiellement et plantées de jeunes arbres splendides.

Les lions, les éléphants, les buffles, sont les farouches hôtes de ces bois.

Dans l'après-midi du 25, l'*En Avant*, après avoir croisé un grand nombre de criques tortueuses, parvenait entre deux villages construits face à face, l'un Mbula sur la rive gauche, l'autre Enyari, premier centre populeux rencontré sur la rive droite depuis le Pool.

Janssen avec l'allège voguait auprès du steamer.

« Continuez votre route, cria Stanley au sous-lieutenant. J'ai l'intention de rendre visite aux bandits de ces rives qui me reçurent jadis à coups de mousquet. Si vous entendez des détonations, virez de bord, et accourez à mon aide. »

L'ordre de Stanley donnait à réfléchir, mais il fut fidèlement exécuté par Janssen.

L'allège mollement bercée par la brise, glissa à côté des pirogues qui remontaient le courant à force de rames, tandis que l'*En Avant*, gouverné par Stanley, allait aborder au village d'Enyari.

Soudain vingt coups de feu, signal de mauvais augure, font résonner les échos du Congo et vibrer le cœur de Janssen.

Allège et pirogues évoluent prestement; sur l'ordre de Janssen, les noirs se courbent sur les rames; les embarcations, aidées par le courant, volent vers Enyari, stoppent et sont amarrées aux abords du village; en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les équipages du canot, formés en peloton derrière l'officier, lancent leurs sinistres cris de guerre et parviennent au pas de charge sur la place de la localité.

Stanley, cerné par des indigènes animés plus par la curiosité que par des sentiments hostiles, y fume tranquillement son cigare en causant amicalement avec son entourage.

Janssen et son peloton en croyaient à peine leurs yeux.

La stupéfaction du lieutenant s'accrut encore à la vue du drapeau français qui fut déployé à la branche d'un arbre, unique ornement de la place d'Enyari.

« De Brazza est-il ici ? demanda Janssen.

— L'explorateur français n'y est pas, et il n'y est même pas venu. Au premier abord les natifs m'ont pris pour de Brazza; ils ont fêté mon arrivée par une salve de mousqueterie. L'histoire du drapeau est fort simple, continua Stanley; de Brazza est passé, il y a près de deux mois, à plusieurs milles du village, chez un chef bateké nommé Ganchu. Il a fait à ce chef don de nombreux drapeaux, en le chargeant de les distribuer aux mfoums des villages environnants, avec recommandation de les exhiber si un blanc venait à se montrer. »

Nous éviterons de relater dans notre ouvrage les rumeurs plus ou moins fondées relatives à l'antagonisme des deux explorateurs, rumeurs colportées dans les derniers mois de l'année 1882 par divers organes de la presse européenne.

Comme Stanley, le vaillant officier de la marine française était un de la civilisation cherchant à pénétrer dans les régions encore inconnues du continent noir.

C'est à tort que quelques-uns de ces journaux ont posé la mission de M. de Brazza comme rivale de celle que dirigeait Stanley.

Peut-être ignoraient-ils que S. M. Léopold II, jaloux d'encourager toutes les entreprises humanitaires ayant pour but le centre du continent africain, avait aidé de ses propres deniers l'expédition de de Brazza, dont l'action s'était étendue jusqu'au delà du Stanley-Pool par l'Ogoué et l'Alima.

Sans même essayer de pousser les indigènes d'Enyari à renier le drapeau qu'ils tenaient de la libéralité de Ganchu, Stanley quitta, le lendemain 26 avril, cette localité, pour aller s'installer plus au nord, sur la rive gauche, au village de Msuata (latitude 3° 28'), à trente kilomètres en amont de l'entrée du Stanley-Pool.

Les équipages de la flottille, débarqués sur le rivage, se mêlèrent aux habitants de Msuata venus pour les examiner.

Entre-temps, Stanley et Janssen, accaparés par les notables du village, étaient amenés devant le chef Gobila, nègre remarquable par sa corpulence et surtout par sa toilette indigne d'un haut et puissant personnage.

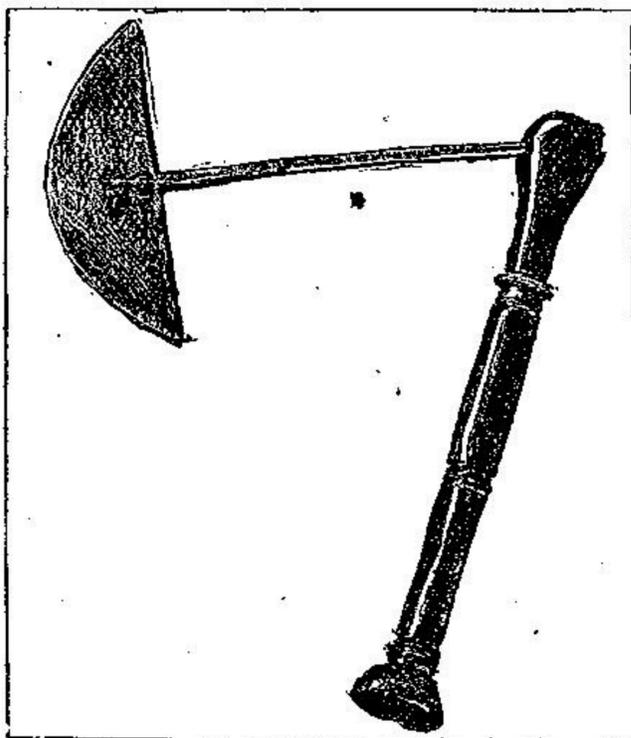
Gobila avait grand besoin d'une pièce d'étoffe pour couvrir décentement

ses hideux tatouages. Ce fut aussi par un cadeau de ce genre que Stanley entama avec lui les négociations que nécessitaient l'achat de terrains et l'obtention de droits de séjour pour les agents du Comité d'études.

Gobila accepta avec empressement tous les présents en espèces qu'on voulut bien lui octroyer; mais il n'avait pas, disait-il, le pouvoir de contracter avec les étrangers des engagements relatifs à la cession d'un seul arpent de terre.

Le village de Msuata était un fief vassal du roi des Banfunu: ce roi avait nom Gandelay. On dut aller querir cette majesté noire au fin fond de ses domaines. Le 1^{er} mai seulement Gandelay se rendit près des explorateurs

blancs, précédé d'une file interminable de guerriers, de musiciens, de femmes et d'enfants. Le défilé de son excentrique escorte égaya fort le sous-lieutenant Janssen. Le jeune explorateur avait assisté bien des fois à des parades nègres, aucune ne lui avait paru d'un aussi haut comique.



HACHE DE GANCHU.

Toute la population valide de Msuata s'était portée au-devant du souverain. Une houle humaine, exhalant des odeurs nauséabondes d'huile de palme et de sueur, emplissait les espaces libres entre les cabanes; c'était un pêle-mêle de jambes et de bras s'agitant, re-

muant l'air empesté, avec accompagnement infernal de tambours, de trompes d'ivoire, de fifres, de musettes et de guitares d'un modèle particulier, sur lesquelles des fragments de roseaux tenaient lieu de cordes.

Lorsque Stanley put enfin se trouver en face de Gandelay, la foule des assistants se précipita vers la rive du fleuve.

Trois canots bateké venaient de débarquer le célèbre Ganchu, l'homme aux drapeaux français, et une nombreuse suite.

Jamais Msuata n'avait vu grouiller entre ses huttes une affluence d'étrangers aussi considérable.

Deux longues heures s'écoulèrent avant qu'il fût possible aux blancs d'entamer une conversation avec les chefs indigènes.

Entraînés par l'exemple de leurs sujets, Gandelay, Ganchu, Gobila lui-même malgré son embonpoint excessif, se livraient à une danse des plus échevelées.

Vers quatre heures du soir le calme commença à s'établir.

Stanley et Janssen s'assirent assez commodément sur des nattes de gazon, en face des potentats nègres, sous un bombax dont la frondaison formait un plafond de salle d'audience convenable avant le coucher du soleil.

Pendant que Stanley captivait l'attention de ses auditeurs noirs, Janssen observait la physionomie et l'accoutrement de chacun.

Ganchu représentait, physiquement parlant, le moins laid des trois chefs réunis. Ce personnage remplissait les fonctions de collecteur de taxes pour compte de Sa Majesté Mpumu Ntaba, le plus grand makoko des rives du Congo moyen, souverain omnipotent du royaume des Bateké. Il tenait fièrement dans sa main droite l'insigne de sa dignité, sorte de hache dont la lame en forme de croissant était reliée au manche cannelé par une longue tige en fer forgé.

Son plus bel ornement consistait dans la disposition architecturale de sa chevelure empennée, tressée et maintenue horizontalement à l'aide d'un filet de fibres de palmier.

La plupart de ses sujets s'étaient parés de plumes de pélican.

Mais Gandelay éclipsait par son faste le luxueux accoutrement de Ganchu. Indépendamment des peaux de léopard jetées sur ses épaules, le chef des Banfunu, grimaçant sans cesse un sourire disgracieux qui s'efforçait d'être aimable, étageait sur sa poitrine une série de colliers de dents de singe et de rongeurs, et par un mouvement assez coquet de l'avant-bras il invitait le regard à s'arrêter sur de magnifiques anneaux de cuivre auxquels étaient appendues des divinités portatives, becs d'oiseaux, arrêtes de poissons, cailloux, morceaux de bois colorés sculptés au couteau.

Sa cour au grand complet l'avait accompagné. Près de lui quelques femmes demi-nues font l'office de chasse-mouches, des musiciens semblent attendre son signal pour arracher les sons les plus étranges à de non moins étranges instruments.

Mandé auprès d'un mundelé, Gandelay a eu le soin de se munir des présents qu'il lui destine; il offre à Stanley trois chèvres, une corbeille d'arachides, unealebasse d'huile de palme, un pot de miel, une demi-douzaine de poulets et de nombreux régimes de bananes.

Ces généreux arguments valurent à Gandelay une réponse non moins généreuse.

L'éloquence de Stanley, renforcée par la munificence de l'agent supérieur

du Comité d'études, triompha aisément des craintes puérides que manifestait le chef des Banfunu au sujet de l'établissement des blancs sur ses domaines.

Comme tous les makokos fétichistes, Gandelay attribuait aux mundelés un rayonnement néfaste, le *mauvais œil*.

Néanmoins, en monarque peu autoritaire, Gandelay s'en remit à la décision de Gobila, pour accorder à Boula Matari les terrains sollicités aux environs de Msuata.

Gobila, témoin des libéralités de Stanley, se déclara enchanté d'avoir dans son voisinage une sorte de poule aux œufs d'or, une maison où les fils du mpoutou entasseraient les merveilleux trésors de leur industrie.

On régla, séance tenante, le montant de l'annuité à payer pour la cession d'un terrain sis à quatre minutes du village, sur une éminence peu élevée, dont la base se baignait dans les eaux du fleuve.

Janssen fut aussitôt présenté aux chefs indigènes en qualité de futur commandant du poste à établir.

Le lendemain, le sous-lieutenant plantait sur la hauteur concédée le drapeau bleu du Comité d'études et y installait en même temps une escouade de travailleurs.

Ce même jour, un émissaire de de Brazza, ayant nom Giral, quartier-maître de la marine française, survivant glorieux des bataillons du Bourget, se présentait à Msuata pour remettre à Gobila le pavillon tricolore. Cet agent de la mission française arrivait trop tard; il n'avait pourtant pas ménagé en chemin ses forces et sa santé. Ce messenger fidèle avait abandonné aux ronces du chemin le cuir de ses chaussures; il arrivait pieds nus à destination.

« Avec cent jeunes gens de la trempe de Giral, a écrit depuis Stanley, on fonderait aisément un empire en Afrique. »

Giral, devancé par les agents du Comité d'études, accepta pour une nuit leur cordiale hospitalité; il quitta, le 27, le village de Msuata en compagnie de Ganchu qui s'était chargé de le conduire près du grand makoko Mpuma Ntaba.

A la date du 5 mai, le terrain de la station était entièrement déblayé. Janssen y transporta sa tente et commença la construction d'une maison d'habitation.

Le sol contenait en abondance du grès rouge propre à fabriquer des briques; les environs de Msuata offraient en quantités prodigieuses le bois de charpente et le loango utilisable pour les toitures. L'effectif de Janssen, réduit le 7 mai, par le départ de Stanley, à vingt Zanzibarites et à dix



P. Maes, Editeur, Bruxelles.

Imp. A. Merrrens, Bruxelles.

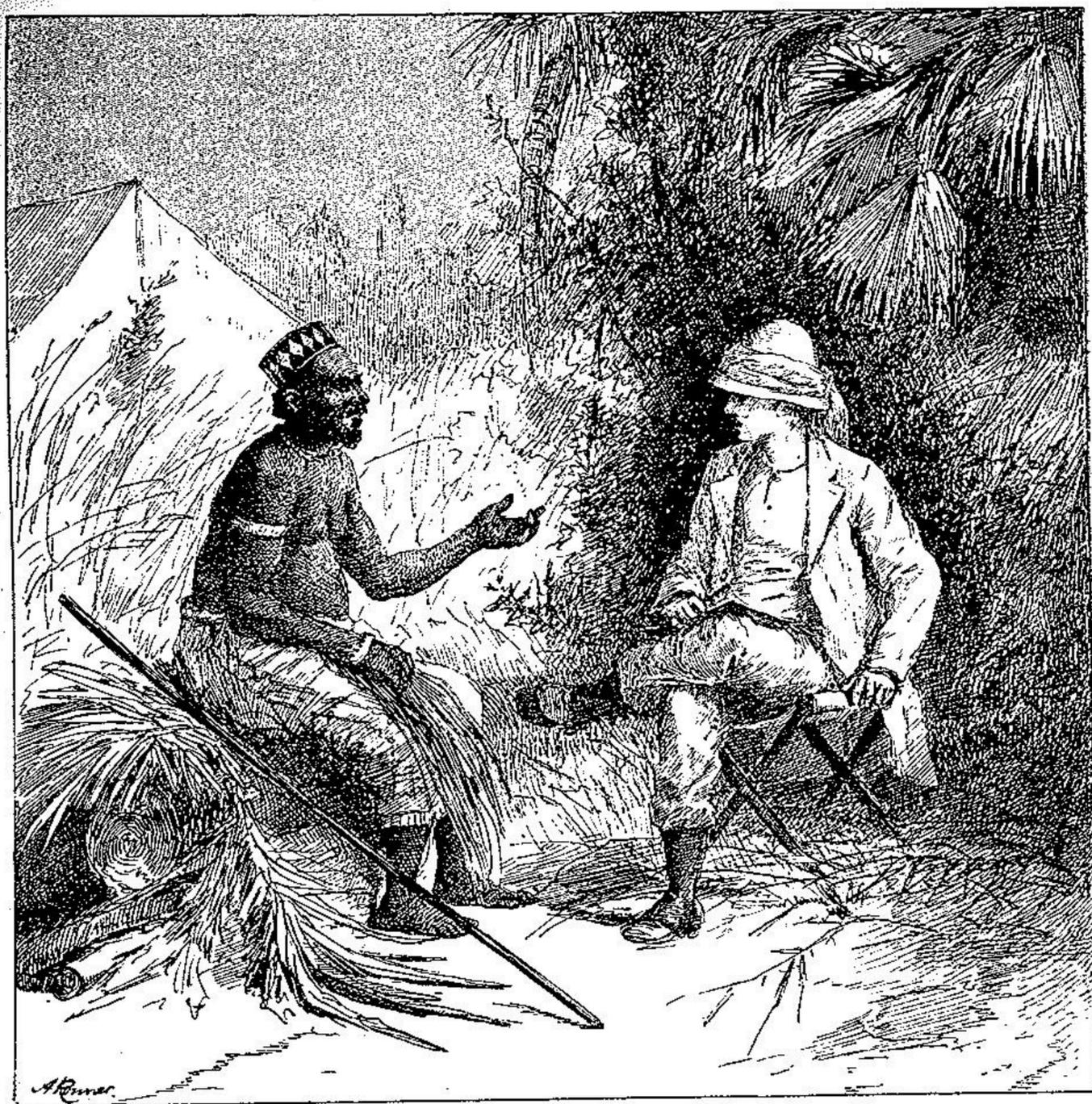
GANCHU, ROI BATEKÉ

et sa lance sacrée.

Kroomen, pouvait, selon les calculs de l'officier, édifier en trois mois les bâtiments indispensables de la station de Msuata.

Janssen avait compté sur les bonnes dispositions de la population indigène. Il ne négligea rien pour obtenir l'appui efficace des habitants de Msuata.

Pendant son séjour à Issanghila, l'officier belge avait acquis les connais-



UNE LEÇON DE KIBUMA PAR GOBILA.

sances rudimentaires de l'idiome fiot; plusieurs semaines de pratique l'amènèrent à comprendre le langage *kibuma* usité par les peuplades banfunu du district de Msuata, et différant fort peu de la langue parlée sur les bords du Congo inférieur.

Une leçon de *kibuma* par Gobila ou par tout autre personnage du village rompait la monotonie des heures inoccupées du chef de la station.

Les professeurs improvisés s'émerveillaient des progrès rapides de leur élève qu'ils avaient baptisé du sobriquet de *Zouzou M'Pembé* (coq blanc), à cause, paraît-il, des vêtements de tricot blanc portés par Janssen.

En revanche, les Zanzibarites de la garnison de Msuata appelaient « aigle » leur commandant.

Janssen témoignait aux natifs la plus grande bonté possible : traitant d'égal à égal avec les notables du village, il acceptait, en appelant Gobila son « papa », le titre de fils de ce chef nègre, et se laissait interpeller par les femmes même vieilles sous le nom de *moulumé* (mari), titre auquel, bien entendu, il n'avait aucun droit, mais qui lui valait d'être nommé « papa blanc » par les enfants de la localité.

Cette familiarité occasionnait parfois des désagréments au chef de la station. Pas un habitant du village ne passait devant la demeure de Janssen sans y pénétrer effrontément pour aller serrer la main de son ami et l'asommer de questions naïves.

Un matin, trois ou quatre de ces fâcheux amis venaient distraire l'agent du Comité d'études occupé à rédiger son courrier et voulaient à tout prix s'approprier son encrier pour se barbouiller le visage.

Les natifs de Msuata ont la manie du maquillage : les uns tracent sur leur visage les dessins les plus informes à l'aide d'une couleur blanche et de l'ocre rouge ; les autres se font comme des pince-nez bicolores autour des yeux ; presque tous renforcent le noir de leur teint par une couche de charbon de bois délayé dans l'huile de palme.

Bien entendu, Janssen n'encourageait pas leur passion du peinturlurage en leur abandonnant sa provision d'encre. Il dut donner à la plupart de ses visiteurs d'interminables explications relativement à l'usage qu'il faisait de cette matière noire ; chaque fois qu'il écrivait en présence des natifs, il se pliait bénévolement aux fantaisies de certains, désireux de tracer des barres sur le papier.

Les plus habiles de ces apprentis écrivains réussissaient toujours à gâcher les feuilles blanches qu'ils couvraient de larges pâtés provoquant leurs plus bruyantes exclamations.

Le lendemain, de nouveaux visiteurs envahissaient par bande la chambre de l'officier et y mettaient le mobilier au pillage. Les uns se disputaient pour carresser le tigre magnifique brodé sur la couverture de voyage à fond rouge, achetée par Janssen dans un magasin de Bruxelles ; d'autres s'exaltaient non sans effroi devant le remontoir nickelé qui scandait les minutes avec son tic-tac habituel.

La mimique expressive de chaque nègre découvrant un objet nouveau

pour lui divertissait quelque peu le chef blanc qui était néanmoins obligé de mettre brusquement un terme à la curiosité de ses naïfs amis. Il fallait alors avec ces envahisseurs importuns recourir à la sévérité qu'exerce un pion sur une troupe de bambins conduits dans un bazar à dix centimes, le jour de la Saint-Nicolas.

Au demeurant, Janssen ne pouvait point trop se plaindre de ses complaisances envers les sujets de Gobila; il eût plus souvent maille à partir avec des visiteurs bayanzi, tribu dont le territoire s'étend en amont de Msuata, le long de la rive gauche du Congo, au delà du confluent du Koango, l'un des plus importants tributaires du grand cours d'eau de l'Afrique centrale.

Ces Bayanzi, intrépides porteurs d'ivoire, traversaient fréquemment le district de Msuata et se montraient assidus auprès de Janssen au point d'éveiller la jalousie de Gobila et de ses subordonnés.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, une nombreuse caravane bayanzi, quittant la station après une altercation assez vive avec des natifs de Msuata, déroba le seul canot possédé par Janssen.

A l'aube du lendemain, l'officier, éveillé par des rumeurs insolites, courait à la rive du fleuve où la populace guerrière de Msuata, embarquée sur une vingtaine de pirogues immenses, hurlait à tue-tête le sinistre cri de guerre local.

Janssen chercha vainement son canot pour se rapprocher de l'embarcation montée par Gobila. Ce dernier vint gracieusement donner au munié les explications relatives à la prise d'armes.

« Les Bayanzi ont déclaré hier qu'ils nous enlèveraient Souzou M'Pembé, notre bon fétiche... Nous allons brûler leurs villages, emmener en captivité leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves, piller leurs troupeaux et ravager leurs champs de manioc. Les Bayanzi sont méchants; venez avec nous, votre seule présence assurera la victoire. »

Janssen n'en pouvait croire ses oreilles en apprenant le motif de cette guerre imminente qu'il désapprouvait et à laquelle, bien entendu, il refusait de prendre part.

« D'ailleurs les Bayanzi ne m'enlèveront pas, affirma-t-il à Gobila; ils ont bien peu prouvé leur intention de rester mes amis, puisqu'ils m'ont volé, cette nuit, le seul canot que je possédais.

— Ils ont dérobé votre pirogue! s'écria Gobila indigné; raison de plus pour les châtier; nous allons leur faire la guerre, et demain nous vous ramènerons votre embarcation. »

Tout discours fut inutile pour empêcher le mfoum de Msuata de se ven-

ger des procédés censément déloyaux des Bayanzi. Du reste l'obèse Gobila eût été impuissant à réprimer les élans belliqueux manifestés par son armée navale.

Les équipages de sa flottille, qu'impatientait la longueur du dialogue entre les chefs blanc et noir, proféraient des paroles malveillantes à l'égard de Janssen qui tourna le dos à son interlocuteur et regagna la station.

Le 11, Gobila revint, assez confus, dire au sous-lieutenant qu'il avait bien reconnu le canot en question parmi les embarcations de la flottille bayanzi et qu'il avait tenté par tous les moyens de s'en emparer, sans pouvoir y réussir.

Dans l'après-midi, les Bayanzi revenaient eux-mêmes pour restituer, moyennant six cents mitakos, la pirogue dérobée, qu'ils affirmaient avoir trouvée nageant à la dérive sur la rive droite.

Janssen, refusant de récompenser d'hypocrites voleurs, offrit néanmoins trente mitakos, pour rentrer pacifiquement en possession de l'objet qui lui avait été volé.

Son offre fut rejetée; les Bayanzi filèrent avec son canot.

Ladite embarcation, creusée dans le tronc d'un gigantesque teck, pouvait aisément contenir vingt-cinq hommes; c'était une des deux pirogues remorquées par l'*En avant* lors du départ de Léopoldville; elle avait été achetée aux indigènes par Stanley, au prix de trois cents mitakos.

Stanley, remontant le fleuve, apparaissait précisément le 12 mai devant Msuata-Station.

A la vue inopinée du steamer qui amenait l'agent supérieur du Comité d'études, Janssen s'était précipité vers le rivage, dans l'espoir d'obtenir plus tôt son courrier et de revoir un visage blanc.

L'*En avant* était encore à une distance de dix minutes du débarcadère, que Stanley, appuyé sur le bordage à l'avant du navire, scrutait de son oeil de lynx les herbes et les criques tortueuses de la rive, et criait à Janssen d'une voix inquiète :

« *Where is your canoet?* (où est votre canot?)

— Volé! » répliqua laconiquement Janssen.

L'*En avant* stoppa. Stanley sauta prestement à terre et, sans serrer la main que lui tendait l'officier, il exigea le récit immédiat des circonstances du vol.

Les paroles de Janssen jetèrent dans une violente colère le loyal administrateur des biens du Comité d'études.

Stanley, une fois le récit terminé, brusqua tout son personnel, activa le déchargement du navire, donna fiévreusement des ordres au chef de la

station et fit chauffer l'*En avant*, à trois heures du matin pour voler chez les coupables Bayanzi.

Sur ces entrefaites, on annonça l'approche de pirogues descendant le fleuve. C'était justement la flottille des porteurs d'ivoire, grossie du canot en litige.

Stanley fit distribuer les armes et des munitions à tous les hommes dont il disposait; l'*En avant*, menaçant de sombrer sous le poids du nombre considérable de ses passagers armés, se mit en travers de la route des Bayanzi.

Ces derniers n'en persistèrent pas moins à avancer. Arrivés près du steamer, à portée de la voix, ils déclarèrent leur intention de restituer le canot, sans même exiger le moindre mitako.

Cette promesse aussitôt réalisée fit disparaître la sombre fureur à laquelle Stanley était en proie.

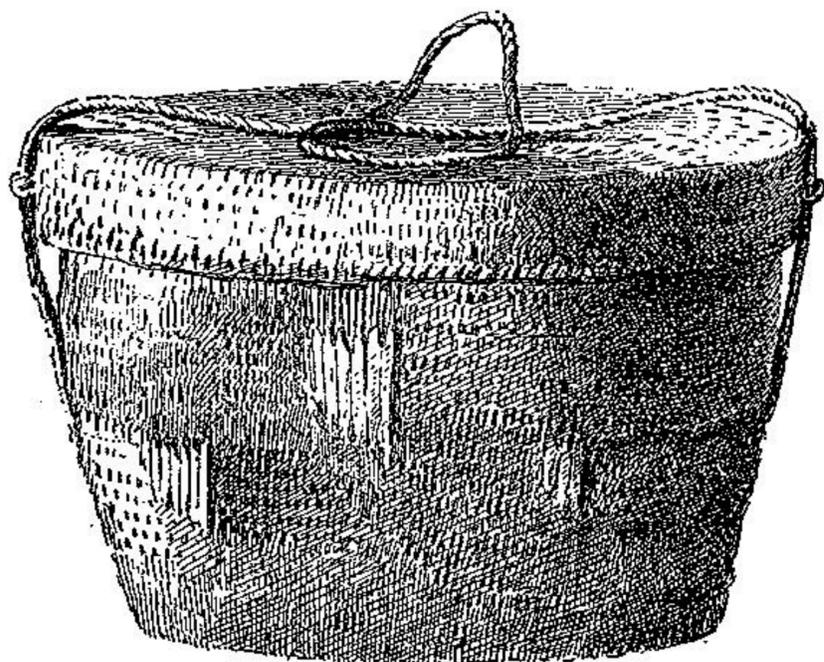
Le lendemain, 12 mai, le canot de la station de Msuata, solidement amarré, se balançait de nouveau dans la crique protégée par la bannière bleue du Comité d'études.

Ce même jour, Stanley recrutait parmi les sujets de Gobila des guides volontaires, qui l'accompagnaient le 19 dans son exploration vers le Nord.

Assez mal reçu par les indigènes des rives du Congo, Stanley s'engagea sur l'*En avant* dans les eaux du Kwa ou Koango. Il remonta cet affluent jusqu'à l'endroit où il se divise en deux larges rivières courant l'une vers le sud, sous le nom de Mbiheh, l'autre vers le nord-est, sous le nom de Mfini.

Là, Stanley, poursuivant ses découvertes, explora la rivière Mfini et atteignit l'expansion lacustre formée par ce cours d'eau, véritable lac connu depuis (26 mai 1882) sous le nom de lac Léopold II.

Le 7 juin, Stanley, gravement malade, rentra à Msuata, où il infor-



PANIER (COLLECTION DE M. FLEMING).

mait Janssen de son projet de retourner en Europe pour y recouvrer la santé.

Le 8 juillet 1882, l'agent supérieur arrivait à Vivi.

Voici en quels termes le capitaine Hanssens raconte, dans une lettre datée de Vivi 11 juillet, l'arrivée de Stanley dans cette station :

« Vendredi dernier, nous avons vu apparaître, au sommet d'une des montagnes qui bornent à l'est l'horizon de Vivi, une caravane précédée du drapeau de l'Association.

« De tous les blancs qui se trouvaient à la station, j'étais le seul qui fût prêt à se porter à la rencontre du chef de l'expédition : tous les autres étaient en ce moment dans des costumes impossibles.

« Je me dirigeai donc vers la caravane, que je rejoignis à quelques centaines de mètres nos constructions. Je m'approchai du hamac dans lequel était couché Stanley, et j'eus de la peine à retenir des exclamations de surprise en apercevant les ravages produits par l'horrible fièvre d'Afrique dans cette organisation de fer.

« La figure avait une teinte cadavérique ; les yeux profondément enfoncés dans les orbites n'avaient pour ainsi dire plus de regards.

« Stanley éprouva toutes les peines du monde à sortir de dessous sa couverture de voyage la main qu'il voulait me tendre lorsque je me présentais à lui ; sa voix n'était qu'un souffle lorsqu'il répondit à mon speech d'introduction :

« — Bonjour, mon cher capitaine, je suis heureux de vous voir en bonne santé. »

« Je marchai à côté de son hamac, jusqu'au moment de notre arrivée sur le plateau de la station.

« En ce point, le malade sembla se ranimer ; en revoyant cette ville naissante qui était son œuvre, sa création, et qui avait marqué ses premiers pas dans la mission d'agent en chef du Comité d'études, ses yeux prirent une expression de contentement et sa figure rayonna de joie.

« Il se sentait chez lui ; il savait qu'il y trouverait tous les soins dévoués qu'exigeait son état.

« Entre-temps, les autres blancs étaient venus lui présenter leurs compliments de bienvenue.

« Porté près du pavillon qui sert de logement aux autorités de l'expédition, et qui renferme sa chambre et sa bibliothèque, Stanley sortit de son hamac : Lindner (chef actuel de Vivi) et moi, nous le primes chacun sous un bras, et l'aidâmes à monter l'escalier qui conduit à ses appartements.

« Une légère collation et quelques réconfortants le ranimèrent bientôt complètement.

« Mon étonnement n'eut pas de bornes en entendant cet homme, réduit à l'état de cadavre ambulante quelques instants auparavant, demander sa pipe à Dualla et l'allumer avec toutes les apparences d'une vive satisfaction.

« Il semble tout à fait s'illusionner sur son état, et ne parle de rien moins que de revenir en Afrique après deux ou trois mois de séjour en Europe. Je souhaite que son espoir se réalise ! »

Le départ du chef de l'expédition modifiait l'organisation de celle-ci et amenait un changement dans les attributions du capitaine Hanssens.

La possibilité de ce départ avait été prévue par S. M. Léopold II.

Avant que Hanssens quittât la Belgique, le roi avait mandé en son palais de Laeken le capitaine belge, en même temps que le colonel Strauch et un agent allemand, le docteur Peschuel.

Au cours de cette audience, l'auguste promoteur de l'œuvre africaine avait déclaré que si, par suite d'une circonstance quelconque, M. Stanley quittait l'expédition, le commandement en serait remis à M. Peschuel. Sa Majesté avait ajouté que le docteur allemand recevrait des pouvoirs écrits sous une enveloppe cachetée qui ne serait ouverte que le jour où M. Stanley serait mort ou aurait décidé son retour en Europe.

Précisément, au moment où l'une de ces éventualités se produisait, le docteur Peschuel se trouvait à Vivi. Il informa Stanley de la décision du roi des Belges et ouvrit devant lui, en présence aussi de Hanssens, le pli cacheté.

Stanley parut satisfait de voir la direction de l'expédition assurée par les soins du Comité; il remit avant son départ ses pouvoirs au docteur Peschuel.

Nous avons précédemment raconté un épisode concernant une expédition du chef intérimaire, et relaté brièvement quelques-unes des étapes accomplies dans le bas et le moyen Congo par le capitaine Hanssens, dont les pouvoirs s'étendirent d'abord sur toute la zone entre Issanghila et le Stanley-Pool inclusivement.

Peu après, tout le personnel attaché aux postes établis dans cette zone et au delà, fut placé sous les ordres du capitaine belge; par suite du départ du docteur Peschuel, la charge d'agent supérieur fut confiée à Hanssens.

La tâche désormais imposée au capitaine était lourde, pleine de responsabilités sérieuses, hérissée d'obstacles et de difficultés; mais il la préférait

de beaucoup au service relativement sédentaire qu'il aurait eu à remplir en acceptant le commandement d'une station.

La vie agitée de bivouacs, de marches, d'aventures, de luttes imprévues et de découvertes, était plus conforme aux aspirations du vaillant pionnier. Il désirait le bruit, les émotions, le mouvement, un généreux retentissement de son nom en Europe : son vœu le plus cher s'accomplissait.

